

Tiens ferme ta couronne de Yannick Haenel

Guillaume Asselin

Number 265, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Asselin, G. (2018). Review of [*Tiens ferme ta couronne* de Yannick Haenel]. *Spirale*, (265), 81–83.

L'Histoire secrète

Par Guillaume Asselin

TIENS FERME TA COURONNE

de Yannick Haenel

Gallimard, 2017, 334 p.

Yannick Haenel

Tiens ferme ta couronne

roman

**PRIX
MÉDICIS
2017**

Gallimard

Dans un passage des *Illusions perdues*, Balzac distingue deux histoires : à l'histoire officielle tissée de mensonges – celle des manuels, l'histoire telle qu'on l'enseigne à l'école – s'opposerait « l'histoire secrète » donnant à saisir les véritables causes des événements. C'est à cette face cachée du temps que s'intéresse Yannick Haenel, pour qui l'art et la littérature participent d'une « autre histoire ». En marge de la chronologie scandée par les impostures et dérives politiques se profile, en filigrane, une « histoire parallèle » dont témoignent les œuvres chargées d'assurer clandestinement la transmission des expériences singulières par le cinéma, la peinture, la musique et l'écriture.

C'est cette histoire secrète qu'il s'agit une nouvelle fois d'approfondir dans ce dernier opus pour lequel l'auteur, déjà bardé de nombreuses distinctions (prix Décembre et prix Roger-Nimier pour *Cercle*, prix Interallié pour *Jan Karcki*), s'est mérité le prix Médicis après avoir été finaliste pour le Goncourt. De l'Europe où il avait jusque-là campé la majorité de ses romans, l'écrivain passe à l'Amérique de Melville, sur la vie duquel le narrateur a pondé un scénario ambitieux – *The Great Melville* – qu'il met entre les mains de Michael Cimino, le fameux réalisateur de *Voyage au bout de l'enfer* (*The Deer Hunter*) et de *La Porte du paradis* (*Heaven's Gate*). Un lien secret unit l'œuvre du cinéaste à celle du romancier : de la baleine qui entraîne le capitaine Achab et tout son équipage dans une course à l'abîme au daim blanc que le personnage joué par Robert De Niro traque à travers les

forêts d'Amérique du Nord dans *The Deer Hunter*, l'animal a pour fonction, dans les deux cas, de révéler la folie de l'humanité qui s'y confronte.

Épargné par De Niro, qui ne peut se résoudre à le tirer une fois qu'il le tiendra dans son viseur, le daim blanc, comme la baleine de Melville, symbolise cette vie sauvage, furtive, se dérochant aux prises de l'homme animé par une inextinguible soif de destruction. Dans un film portant sur la guerre du Vietnam où l'Amérique s'enlise dans ce qui prend les allures d'un véritable suicide collectif, ainsi que le suggèrent les longues scènes de roulette russe jouées par Christopher Walken, le daim apparaît, au regard du narrateur-romancier, comme le survivant d'un monde commandé par le crime : « *Il témoigne d'une vérité cachée dans les bois, de quelque chose qui déborde la criminalité du monde et qui, en un sens, lui tient tête : l'innocence qui échappe à une Amérique absorbée dans son suicide guerrier. Car le daim, en échappant au sacrifice, révèle avant tout ce qui le menace, c'est-à-dire le monde devenu entièrement la proie d'un sacrifice.* »

Apocalypse now

La couronne qu'il s'agit de tenir fermement en mains, ainsi que nous y enjoint le titre du roman, est celle que le cerf porte naturellement sur la tête, consacrant la souveraineté de cette vie à l'écart où il est encore donné, à ceux qui ont le courage de rompre avec la société et ses servitudes, de vivre libres, en solitaires. C'est ce qu'ont fait Melville et Cimino qui, pour avoir écrit et filmé *depuis la vérité*, mettant à nu l'histoire secrète que l'Occident s'échine à occulter, faisant parler en eux l'animal effarouché, ont été rejetés, bannis de la collectivité dont ils dévoilaient si crûment le mensonge. Si, comme l'auteur de *Moby Dick*, le cinéaste a sombré dans l'échec après une gloire éphémère, c'est pour avoir exposé l'échec du rêve américain et, au-delà ou en deçà, le programme d'extermination sur lequel il repose, suivant la vision que s'en fait l'écrivain-narrateur.

Au génocide des Indiens répondent en effet la démence de l'impérialisme militaire au Vietnam, le massacre des émigrants de Pologne et d'Ukraine, dont les propriétaires terriens du Wyoming ont commandité le meurtre lors de la guerre civile de 1890 (c'est le sujet de *Heaven's Gate*), « *et tous les crimes sur lesquels [est] fondée en secret la démocratie* ». L'Amérique que tant d'immigrants voyaient luire au bout de leur voyage comme une nouvelle terre promise se sera révélée aussi sombre que cette Europe de cauchemar que tenteront de fuir les Juifs sous le régime nazi. Si on a beaucoup parlé de ces génocides perpétrés de part et d'autre de l'Atlantique, on ne les a véritablement jamais mis en rapport. C'est « *le refoulé occidental absolu* » que Charles Reznikoff porte au grand jour à travers *Holocauste et Témoignage* – deux autres livres convoqués par le narrateur – où le récit des exactions et des terreurs subies par les Juifs aussi bien que par les Indiens, les immigrés, les Noirs et plus généralement les pauvres révèle le fond de criminalité sur lequel roule l'Occident.

Melville, Cimino et les autres artistes-résistants rejoignent ainsi « *le troupeau des éternels sacrifiés de l'Histoire* » – les *parias*, les exclus et tous les damnés de la terre condamnés à garnir l'autel et nourrir le bûcher brûlant en permanence au cœur d'une humanité vouée à l'horreur. Celle dans laquelle s'enfonce, fasciné, le colonel Kurtz qui, dans *Apocalypse Now*, prend la tête d'une armée de sauvages le vénérant comme un dieu sous les oripeaux duquel l'homme disparaît et naufrage pour de bon dans un monde où le crime, exhaussé à la dimension religieuse, constitue désormais la substance même du temps. Le film de Coppola que le narrateur, « *assez fou pour croire qu'un secret circule à travers des films* », se repasse en boucle complète la cinématographie de Cimino, qu'il prolonge en poussant plus loin l'exploration des enfers où ne cesse plus de s'abîmer le monde.

L'humanité, ce qu'il en reste, y serait représentée en ce moment d'*après le sacrifice* où la fin s'accomplit sur le mode d'un anéantissement tous

azimuts, n'épargnant rien ni personne. Sous l'apparence d'une simple chronique où le cinéaste se serait contenté de décrire et de dénoncer l'embourbement américain dans la jungle du Vietnam, le film de Coppola concernerait beaucoup plus profondément « *notre situation sacrificielle à tous* ». La folie meurtrière qui pouvait encore sembler loin de nous et ne devoir frapper que les soldats ayant eux-mêmes choisi de mettre leur vie en jeu pour la gloire de défendre leur patrie a, depuis, rompu les digues censées la contenir pour déborder violemment jusqu'au cœur des cités et des mégapoles, là où tout un chacun se voit exposé au péril, livré à la démence d'une guerre désormais sans frontières, s'immisçant partout, en tout.

Une guerre spirituelle

Aux films de Cimino et de Coppola, qui donnaient à voir l'horreur dans laquelle s'envasait le monde au temps de la Guerre froide, répondraient aujourd'hui, dans l'opinion du narrateur, les vidéos de décapitation diffusés par l'État islamique entre les mains duquel les médias, retournés contre ses acteurs – journalistes et spectateurs –, serviront à démocratiser et répandre la terreur par la voie des ondes.

La malédiction qui est lancée chaque fois contre l'Amérique, suspendue à ses téléviseurs changés en viseurs devant lesquels les spectateurs, impuissants, sont réduits à la position de voyeurs, porterait en elle, pour qui saurait l'entendre, un appel à s'éveiller et à s'arracher à cette léthargie où l'on baigne comme les cadavres dans le formol de l'illusion d'être en vie. Les sacrifices perpétrés sous nos yeux, le sang versé sur le sable des déserts d'Irak et de Syrie ouvriraient, de l'avis de Gloriot, l'écrivain à ses heures pérorant entre les murs d'un bar où le narrateur fait sa connaissance, une brèche salvatrice dans nos forteresses bourgeoises. Crevant la taie qui obstrue notre regard, ils nous renverraient notre propre image, dans laquelle nous aurions à reconnaître que nous marchons nous-mêmes tous les jours à l'abattoir, que nos vies sont elles-mêmes ce désert dont on tente en vain de masquer le vide sous le spectacle et

la marchandise auxquels on ne cesse de sacrifier, comme à des divinités de l'inessentiel dévorant le meilleur de nos énergies.

Une pensée ou un constat qui ne manquera pas d'en révolter plusieurs, à commencer par certains des clients du bar. Les sacrifices n'auraient rien à nous apprendre sur nous-mêmes, nos désirs et nos destinées ; comme les supplices, ils sont toujours en trop, ne contribuant qu'à généraliser l'absurdité et aggraver l'injustice. Pour le Baron, un grand Noir abondant dans le sens de Gloriot, l'Occident serait en train de payer pour la plus grande des fautes qu'on puisse commettre : l'absence de pensée sous l'effet de laquelle nous aurions « *perdu le rapport avec nos propres existences* », rapport qu'il serait plus urgent que jamais de tonifier afin d'éviter que l'apathie ne verse irrémédiablement dans la pathologie.

Ce que personne ne voit, ce que presque tous refusent d'entendre, c'est que la guerre qui fait rage sur la planète recouvre une *autre guerre*, une bataille secrète se déroulant sur un théâtre dérobé dont le nôtre ne serait tout au plus qu'un reflet, qu'un appendice. À travers ces terroristes et ces fanatiques de tout acabit ravageant nos écoles, nos théâtres et nos places publiques, ce sont des « *puissances* » qui trouveraient à s'exprimer ; « *[...] pas des États, pas des lobbys, mais des esprits.* » L'absolu auquel personne ne croit plus serait forcé de se rappeler à notre souvenir en réquisitionnant les corps qu'on refuse de lui livrer. Le sacré que les temples, abandonnés, n'arrivent plus à contenir s'épanche librement sous sa forme néfaste, là où l'éviction des dieux laisse la place aux démons

Faste et néfaste

C'est le nœud de la pensée et de l'écriture de Haenel, la thèse qu'il réarticule de livre en livre : là où l'on ne se soucie plus d'assigner de place au sacrifice, le sacrifice en vient à prendre toute la place. Débordant sur l'espace profane, il coïncide désormais avec le monde transmué en un camp d'extermination planétaire, la société s'étant approprié le sacrifice pour le faire servir à son entreprise d'arraisonnement général

du vivant. S'assujettissant les corps et les esprits forcés de servir ses fins, elle les maintient dans l'oubli le plus complet d'eux-mêmes et de l'être enchaîné à l'avoir.

Mais, au cœur même de l'enfer, existe une voie vers le sauf. La catastrophe, ainsi que l'indique l'étymologie, porte en elle le retournement capable de renverser l'horreur en révélation. C'est le sens même du mot *apocalypse* : la dévastation y ouvre sur la résurrection, à condition qu'on sache et ose arracher aux démons ce feu sans lequel on ne pourrait traverser les ténèbres où luit en secret la lumière attachée au front de Lucifer. C'est ce qu'il s'agit d'oser penser : cette consubstantialité du mal et du divin à laquelle renvoie le sacré à double face, où le faste ne se donne jamais sans soumettre celui qui s'aventure vers lui à l'épreuve du néfaste.

Le narrateur guettant l'apparition de l'animal épiphanique dans les films et les romans est dans la position du chevalier médiéval qui, errant dans la forêt aventureuse, attend le signe censé lui ouvrir l'accès à cet « autre monde » où il pourra enfin être initié aux mystères autour desquels n'aura cessé de tourner sa vie. C'est un lieu plein de dangers, foisonnant de sorts, d'enchantements, de pièges et de chausse-trappes où l'on risque à tout moment de sombrer sans retour. Mais c'est aussi le lieu de la merveille et des prodiges, où l'on accède à un savoir en regard duquel on se voit radicalement métamorphosé. L'épreuve à travers laquelle on l'acquiert force celui qui s'y frotte à mourir à cause de ce qui l'empêche d'y accéder.

Que sont les œuvres qui comptent si ce ne sont des portes et des fenêtres ouvertes sur cet autre monde, ce monde en retrait où les esprits-animaux nous invitent, en leur qualité d'émissaires du divin, à les rejoindre, à percer le mur et passer les limites pour renouer avec cette souveraineté qu'on ne conquiert jamais sans violence ? *Les Renards pâles* (2013) ne plaçait-il pas l'insurrection qu'il met en scène, dans le sillage des émeutes de 2005 survenues en banlieue parisienne, sous le signe du dieu dogon chargé,

en sa qualité de *trickster*, d'injecter du désordre dans le monde afin d'éviter qu'il ne se fige sous l'autoritarisme et l'orthodoxie de la loi, quitte à mettre le feu partout où il le faut ? L'œuvre de Haenel, qui se nourrit abondamment des lumières trouvées dans les autres (Kafka, Shakespeare, Montaigne, Carax, Mozart, Frazer, Dante, la Bible, Rembrandt...), ne cesse de le marteler : n'est véritablement libre que celui qui préserve, en lui, cette sauvagerie et cette « renardie » que la machine sociale est conçue pour mater et domestiquer.

C'est toujours un peu le même livre qui s'écrit et se réécrit, porté par un même narrateur (Jean Deichel, qui n'est ici curieusement jamais nommé), brassant les mêmes thèmes, les mêmes questions, les mêmes obsessions, nimbé d'un cortège de mots-clés (royaume, trésor, clarté, faveur...) qui ont valeur d'amulettes et de talismans. Le romancier suit en cela le conseil qu'il s'était lui-même adressé par le biais d'un personnage d'*Évoluer parmi les avalanches*, selon qui un écrivain devait essentiellement se consacrer à « *creuser sa vision* ». Comment le lui reprocher, quand celle sur laquelle s'édifie son œuvre est si riche, si profonde qu'elle n'engage rien de moins que le destin de l'être, pour reprendre la formule qu'il emploie à propos de Melville ? Quand la pensée trouve dans la forme romanesque à se déployer en se mêlant aussi naturellement aux couleurs du jour et aux voix qui la portent, s'incarnant dans la chair des rencontres et de la parole échangée ? Quand l'écriture, toujours aussi sensuelle, porte en chacune de ses inflexions la marque de cette traversée que l'auteur nous enjoint de tenter ? Tout imbibée des parfums et des joies qu'elle ne cesse de dispenser en retour des beautés qu'elle s'emploie à extraire du terrible, elle donne le désir d'habiter ce lieu d'où elle sourd avec une telle abondance, une telle volupté, qu'on n'a plus qu'une envie : s'y baigner – comme le narrateur, à la fin du roman, dans l'eau du bois de Némi, sous le regard ardent d'Artémis. ■